

L'art polymorphe de Jef Gianadda

Texte de présentation de l'exposition Jef Gianadda à Marsens, novembre 2008

Dans l'atelier de Jef Gianadda sommeille tout un vacarme d'objets immobiles. On pourrait ne voir que le chaos ou l'informe mais on pressent qu'une œuvre est en gestation. Elle murmure, elle demande à naître. Pour cela, elle se sert de bribes du monde présent tout en se laissant modeler par la main de l'artiste.

Le contraste entre l'atelier et cette exposition est saisissant. Ici, chaque pièce semble avoir été configurée pour devenir partie d'un ensemble cohérent. Les salles se succèdent, faisant découvrir les diverses facettes de l'activité artistique de Jef Gianadda.

Pour présenter cette exposition, les angles de vue ne manquent pas. Je pourrais évoquer successivement le peintre, le plasticien, le sculpteur, l'observateur caustique ou amusé de notre société. Je pourrais me focaliser sur l'unité de l'œuvre telle qu'elle apparaît au-delà de ses modalités diverses. Je pourrais aussi m'inspirer de quelques textes que l'artiste lui-même a disposés le long du savant accrochage dont il est l'auteur. Mais je risquerais d'abuser de votre patience, alors je vais me restreindre et aborder quelques thèmes seulement, ceux qui me tiennent à cœur.

Je commencerais par le frappant antagonisme entre chaos et cosmos. L'art de Gianadda semble imprégné par le jeu de ces deux polarités. Une énergie première domine. Un grondement venu du fond de l'univers se fait entendre. Mais une force va ordonner, trier, métamorphoser ce souffle des origines pour qu'émerge une vie structurée, un langage, une cohérence.



Pour illustrer cet affrontement qui va de l'inorganisé au structuré, je voudrais attirer votre attention sur les trois premiers tableaux de l'exposition qui sont situés dans le hall d'entrée. A gauche, la toile intitulée *Le jardin des racines* peut être considérée comme la trace de ce magma originel. A droite, une toile offre le pôle antagoniste. Elle s'intitule *Evolution*. A peine sommes-nous entrés dans ces lieux que nous nous sentons conviés à progresser à l'intérieur de ce dualisme. Voilà peut-être pourquoi est disposée au milieu de ces deux toiles une oeuvre d'une grande pureté qui s'intitule *Introspection*. C'est presque un avertissement. Ou une invitation à retrouver ce qui, en nous, est premier et permettrait d'aller vers l'harmonie. Cette toile emblématique de l'esprit de l'expositio est carré parfait, mais divisé en deux toiles. Et c'est un cercle qui les réunit, rétablissant l'unité un temps compromise.

L'oeuvre de Jef Gianadda ose la fantaisie, parfois l'humour. Mais je crois que ces registres se déploient à l'intérieur de cette tension première : d'un côté le chaos initial, de l'autre l'harmonie à conquérir.

J'en viens à un deuxième aspect. Il s'agit de la « qualité picturale ». En d'autres termes, devant tout tableau on peut s'intéresser à la qualité de ses matières, de ses nuances, de ses tons. Cette recherche à la fois est constante chez Jef Gianadda qui avance, efface, repart, poursuit inlassablement le travail qui façonne le tableau. Dans cette salle, la toile intitulée *Pulsions* est une merveille de « picturalité ». Le peintre fait jouer les transparences. Les tons rouges se superposent. Si bien que la force cinétique qui émane du tableau peut s'appuyer sur ces matières sans cesse retravaillées. Un mouvement semble s'amorcer. A tel point que l'on devine ici la présence d'une peut-être protectrice d'un Jean Tinguely. Dans cet ensemble de quatre toiles, nous oscillons d'ailleurs également entre les polarités que je viens d'évoquer. Les titres eux-mêmes le confirment. D'un côté, *Pulsions* et *Silence cosmique*. De l'autre, deux toiles intitulées *Ainsi va la vie* et *Conscience*.



Mais à peine Jef Gianadda est-il dans la conscience et l'introspection qu'il ressent le besoin d'un dépassement. Et surgit la merveilleuse toile intitulée *L'Inconscient* qui,

grâce à la subtilité de ses matières picturales, nous entraîne dans un univers illimité, à la fois inquiétant et prometteur.

Je pourrais parler plus longuement du peintre mais je vous invite simplement à regarder des toiles telles que *Ecmésie* afin de vous plonger dans un univers qui semble conjuguer l'infiniment petit et l'infiniment grand.

Ainsi que vous l'avez constaté, Jef Gianadda est également un plasticien. Ou plutôt un poète de la matière, un démiurge qui s'empare d'objets délaissés pour les métamorphoser en acteurs ou en figurants de son univers.

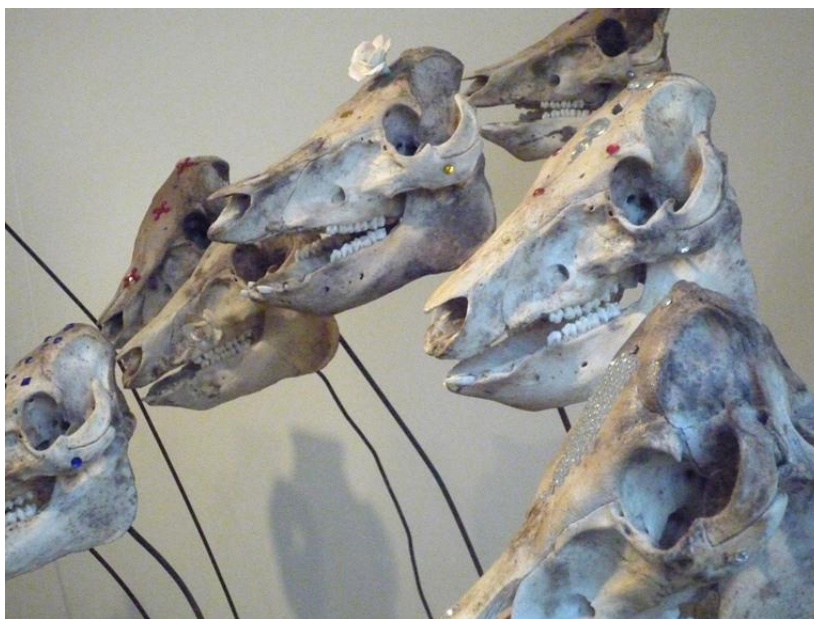
Perpétuellement étonné d'évoluer dans un monde si saturé d'objets vides ou obscènes, Jef Gianadda a le geste d'en recueillir quelques-uns dans son atelier. Dans cet antre, il va leur proposer une « vibration artistique », à eux qui ignorent tout de cette notion. Il se saisit de trois morceaux de tôle ó probables avatars d'une voiture aujourd'hui anéantie ó et s'ingénie à leur inventer une noblesse. Leurs courbes s'animent et soudain surgit la beauté d'un objet digne d'être regardé pour lui-même car libéré de l'existence servile qui fut la sienne par le biais d'une pensée utilitaire.



Jef Gianadda est trop bousculé par ce monde pour ne pas oser une confrontation, un doute et finalement une métamorphose. Comme chacun de nous, il n'a pas choisi son siècle. Étonnamment, il fait le pari de se servir des avatars les plus insignifiants de notre société productrice d'objets.

Les sculptures nées de ce face à face ne sauraient fonctionner sans la note d'humour qui

affirme la nature décalée de ce travail. Le grotesque nous tend les bras, le sourire désarme. Et voilà que nous glissons vers le dérisoire ou le pathétique quand *Les Val qui rient* ó ces crânes qui oscillent au bout de leur tige ó se penchent vers nous comme pour nous rappeler notre éphémère condition.



Dans une salle proche se dressent de hautes plaques métalliques travaillées par le temps. Lorsqu'une forme humaine ó toute de blancheur ó y dépose son empreinte, on entre au cò ur d'une autre tension : celle qui relie le minéral au vivant, l'inerte au mouvement. Une fois de plus, il est question de rencontre, ainsi que le suggère le titre de ces ò uvres: *Anthropomorfilles*,



Je tiens maintenant à parler d'une œuvre très singulière qui, elle aussi, réussit une synthèse. Il s'agit de *Cabaret mystique* ou plus exactement de cette installation présentant des poupées dans de petits casiers.

Une force indéniable émane de cette œuvre due à la fois au plasticien et au peintre qu'est Jef Gianadda. Plutôt que d'oser une interprétation, je préférerais parler de la simple intensité de ces présences enfantines.



A la surface des poupées on sent vibrer les mêmes rouges présents dans certaines toiles. Un travail pictural s'est déployé sur ces effigies humaines qui sont à la fois totem, images, talisman. Mais là, le support n'est pas une toile. Il s'agit d'un corps. Comme si le peintre voulait expérimenter une rencontre impossible entre l'intériorité d'un être (la toile) et l'extériorité de son corps (la peau). Comme si toute toile était un être vivant. Comme si tout corps, dès sa naissance, avait valeur de support et pouvait être symboliquement coloré, strié, exalté ou malmené au gré des expériences.

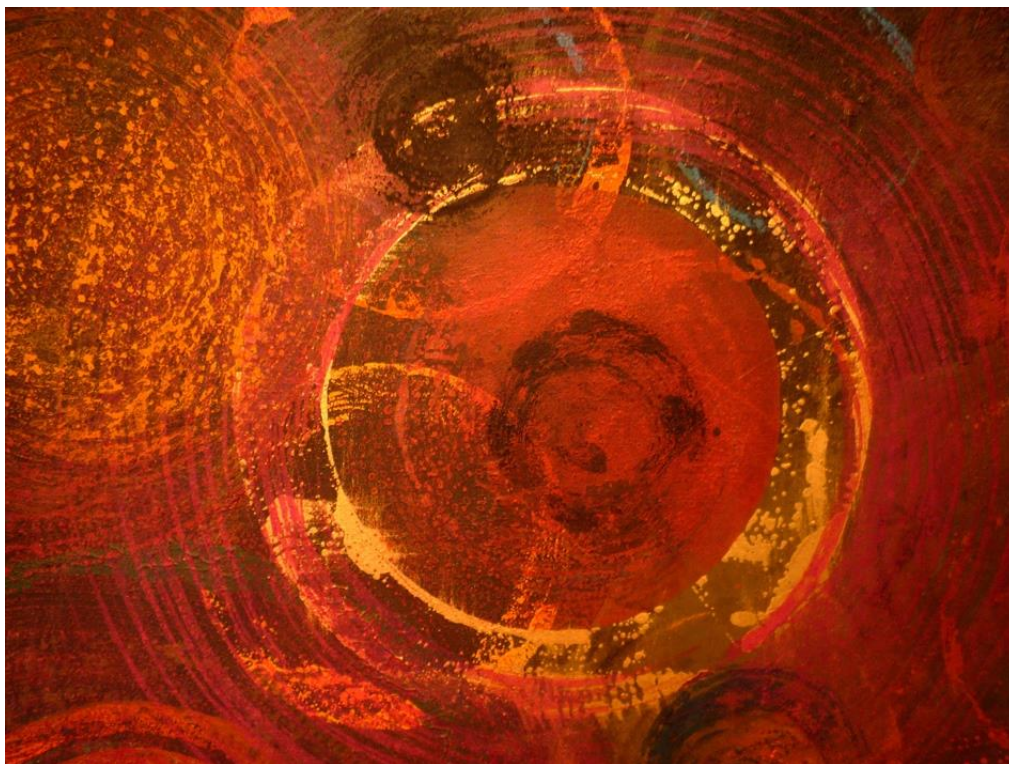
En mettant en scène le corps-poupée, Jef Gianadda nous parle peut-être de la théâtralité de notre existence et de la violence des déterminismes qui s'expriment précocement dans nos vies. Notre corps est-il destiné à se machiniser, à se fragmenter ? Notre nature biologique est-elle en train de muter ? Le vivant sera-t-il bientôt apparenté à ces rôles colorés exposés sous le titre générique de *Froissure* ?

Le travail de Jef Gianadda est polymorphe comme l'est notre univers ou notre destin. L'artiste en explore les gouffres. Il ose et peut-être sans le savoir et un regard précurseur sur notre réalité. Pourtant, avec une parfaite constance, il lui est essentiel de toujours en revenir à une quête d'harmonie. Et c'est ce qui rend à mes yeux cet art si particulier. En effet, nombre d'artistes contemporains se complaisent dans une vision mortifère de la réalité. En quelque sorte, ils exploitent le filon de la noirceur et de l'inepte et seront applaudis pour peu qu'un riche homme d'affaire donne du crédit à ces productions par leur simple acquisition.

L'œuvre protéiforme de Jef Gianadda se rit de ce snobisme. Elle sautille et fascine car elle respecte un principe élémentaire : la liberté de l'artiste. Qui implique le refus de se soumettre à un système contemporain qui prône le kitch ou l'insipide, pourvu qu'ils soient détonants.

Avec Jef Gianadda, nous sommes au cœur d'une démarche plus ample et plus intègre. L'artiste ose une vraie confrontation avec le monde qui l'entoure et nous tend un miroir. Il interroge, même si la dénonciation ne le passionne qu'à moitié. Il lui faut un

autre horizon, une éthique, un but. Alors, avec des résidus de cendre et d'humbles matériaux consumés par le feu, il entreprend une introspection doublée d'une danse de la matière vers la vie.



C'est alors le cercle ou la sphère qui apparaît, métaphore d'une harmonie souhaitable. Ultime recours. Fragile trace d'un cosmos vibrant dans chacune de nos cellules.

Jef Gianadda, superbe d'audace, tient à bout de bras les deux pôles de son art : il s'enracine dans le monde tel qu'il est, avec ses absurdités. Mais il en conquiert un autre, en silence et à l'intérieur de lui-même.

Jacques Biolley